

<https://philosophie.ac-creteil.fr/spip.php?article1072>

La fable est-elle au service de la morale ?

- Continuité pédagogique : exercices philosophie, HLP
- Continuité pédagogique Sujets HLP Terminale
- Dossiers Education Apprentissage Emancipation

Date de mise en ligne : mercredi 4 novembre 2020

Copyright © Ressources et exercices philosophiques de l'académie de Créteil -

Tous droits réservés

Sommaire

- [Le conte et la fable](#)
- [Erasme, De l'éducation des enfants, 1529](#)
- [Rousseau et La Fontaine](#)

[Le conte et la fable]

Contes de fées

Mme d'Aulnoy, 1697

C'est à la fin du XVII^e siècle que la Cour, et avec elle les hommes et femmes de lettres fréquentant les salons, prend goût pour des histoires brèves à l'intrigue bien menée, mêlant détails réalistes et merveilleux. Paru en 1690, le roman de Mme d'Aulnoy, Histoire d'Hippolyte, comte de Douglas, contient un récit, L'île de la félicité, considéré comme le premier conte de fées rédigé en français. Trois volumes de ses Contes des fées paraissent en 1697, quelques mois seulement après ceux de Charles Perrault, suivi en 1698, d'un quatrième volume publié sous le titre Contes nouveaux ou les Fées à la mode. Alors que Perrault n'a publié que huit contes, Mme d'Aulnoy en a imaginé vingt-cinq, parmi lesquels L'Oiseau bleu, Le Nain Jaune, La Chatte Blanche ou Gracieuse et Percinet. D'une grande inventivité, ces contes connaîtront une diffusion considérable au XVIII^e siècle et au siècle suivant. Ils seront l'objet d'illustrations que l'on retrouvera jusque sur les assiettes et le mobilier ; ils seront à l'origine d'un goût pour le conte de fées que l'on retrouvera chez nombre d'auteurs, Mlle de Lubert et Catherine Bernard aussi bien que chez le chevalier de Boufflers et Jean-Jacques Rousseau.

L'Oiseau bleu

La rencontre

Florine chante pour faire venir l'Oiseau bleu à sa fenêtre

Lorsque Florine revint de son évanouissement, elle ouvrit sa fenêtre, et passa la nuit à gémir et à pleurer ; elle fit de même les nuits suivantes, car elle ne pouvait dormir.

Cependant l'Oiseau bleu voltigeait autour du palais où il pensait que Florine était renfermée ; il s'approchait des fenêtres autant qu'il pouvait ; mais la crainte d'être reconnu par Truitonne l'obligeait à de grandes précautions, et il ne chantait que la nuit.

Vis à vis de la fenêtre de Florine était un cyprès d'une grande hauteur. L'Oiseau bleu s'y percha. Aussitôt il entendit la voix d'une dame qui se plaignait en termes touchants. Il aurait voulu la voir ; mais elle ferma sa fenêtre avant le jour.

L'Oiseau revint la nuit suivante, et comme il faisait clair de lune, il reconnut Florine qui disait :

Inconstante Fortune, je te demande pour unique faveur de terminer ma triste destinée.

Florine ! s'écria l'Oiseau bleu, cessez de vous plaindre, vos maux auront un terme.

Qui me parle ? s'écria la princesse effrayée.

Un roi malheureux qui n'aimera jamais que vous, répondit l'Oiseau.

Il vola sur la fenêtre, et lui raconta la pénitence qu'il subissait pour avoir refusé d'épouser Truitonne.

Ne cherchez pas à me tromper, dit Florine, je sais que vous avez épousé Truitonne ; j'ai vu votre anneau à son doigt et les diamants que vous lui avez donnés ; elle est venue m'insulter dans ma prison.

Vous avez vu Truitonne, interrompit le roi ; sa mère et elle ont osé vous dire que ces bijoux venaient de moi ? Sachez, au contraire, qu'elles ont voulu me tromper en mettant Truitonne à votre place.

Comme le jour paraissait, ils se séparèrent, après s'être promis de se parler ainsi chaque nuit.

Mme d'Aulnoy, Contes de fées, 1697

> Texte intégral : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6581768x/f241.image>

[Erasme, De l'éducation des enfants, 1529]

Tu vas me demander de t'indiquer les connaissances qui correspondent à l'esprit des enfants et qu'il faut leur infuser dès leur prime jeunesse. En premier lieu, la pratique des langues. Les tout-petits y accèdent sans aucun effort, alors que chez les adultes elle ne peut s'acquérir qu'au prix d'un grand effort. Les jeunes enfants y sont poussés, nous l'avons dit, par le plaisir naturel de l'imitation, dont nous voyons quelques traces jusque chez les sansonnets et les perroquets. Et puis - rien de plus délicieux - les fables des poètes. Leurs séduisants attraits charment les oreilles enfantines, tandis que les adultes y trouvent le plus grand profit, pour la connaissance de la langue autant que pour la formation du jugement et de la richesse de l'expression. Quoi de plus plaisant à écouter pour un enfant que les apologues d'Ésope qui, par le rire et la fantaisie, n'en transmettent pas moins des préceptes philosophiques sérieux ? Le profit est le même avec les autres fables des poètes anciens. L'enfant apprend que les compagnons d'Ulysse ont été transformés par l'art de Circé en pourceaux et en d'autres animaux. Le récit le fait rire mais, en même temps, il a retenu un principe fondamental de philosophie morale, à savoir : ceux qui ne sont pas gouvernés par la droite raison et se laissent emporter au gré de leurs passions ne sont pas des hommes mais des bêtes. Un stoïcien s'exprimerait-il plus gravement ? Et pourtant le même enseignement est donné par une fable amusante. Je ne veux pas te retenir en multipliant les exemples, tant la chose est évidente. Mais quoi de plus gracieux qu'un poème bucolique ? Quoi de plus charmant qu'une comédie ? Fondée sur l'étude des caractères, elle fait impression sur les non-initiés et sur les enfants. Mais quelle somme de philosophie y trouve-t-on en se jouant ! Ajoute mille faits instructifs que l'on s'étonne de voir ignorés même aujourd'hui par ceux qui sont réputés les plus savants. On y rencontre enfin des sentences brèves et attrayantes du genre des proverbes et des mots de personnages illustres, la seule forme sous laquelle autrefois la philosophie se répandait dans le peuple.

[Rousseau et La Fontaine]

On fait apprendre les fables de la Fontaine à tous les enfants, et il n'y en a pas un seul qui les entende. Quand ils les entendraient, ce serait encore pis ; car la morale en est tellement mêlée et si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porterait plus au vice qu'à la vertu. Ce sont encore là, direz-vous, des paradoxes. Soit ; mais voyons si ce sont des vérités.

Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre, parce que quelque effort qu'on fasse pour les rendre simples, l'instruction qu'on en veut tirer force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut saisir, et que le tour même de la poésie, en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir, en sorte qu'on achète l'agrément aux dépens de la clarté. Sans citer cette multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les enfants, et qu'on leur fait indiscrètement apprendre avec les autres, parce qu'elles s'y trouvent mêlées, bornons-nous à celles que l'auteur semble avoir faites spécialement pour eux.

Je ne connais dans tout le recueil de la Fontaine que cinq ou six fables où brille éminemment la naïveté puérile ; de ces cinq ou six je prends pour exemple la première de toutes, parce que c'est celle dont la morale est le plus de tout âge, celle que les enfants saisissent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaisir, enfin celle que pour cela

même l'auteur a mise par préférence à la tête de son livre. En lui supposant réellement l'objet d'être entendue des enfants, de leur plaire et de les instruire, cette fable est assurément son chef-d'oeuvre : qu'on me permette donc de la suivre et de l'examiner en peu de mots.

Le corbeau et le renard

Fable

Voilà bien des détails, bien moins cependant qu'il n'en faudrait pour analyser toutes les idées de cette fable, et les réduire aux idées simples et élémentaires dont chacune d'elles est composée. Mais qui est-ce croit avoir besoin de cette analyse pour se faire entendre à la jeunesse ? Nul de nous n'est assez philosophe pour savoir se mettre à la place d'un enfant. Passons maintenant à la morale.

Je demande si c'est à des enfants de dix ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent et mentent pour leur profit ? On pourrait tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui persiflent les petits garçons, et se moquent en secret de leur sottise vanité ; mais le fromage gâte tout ; on leur apprend moins à ne pas le laisser tomber de leur bec qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'est ici mon second paradoxe, et ce n'est pas le moins important.

Suivez les enfants apprenant leurs fables, et vous verrez que, quand ils sont en état d'en faire l'application, ils en font presque toujours une contraire à l'intention de l'auteur, et qu'au lieu de s'observer sur le défaut dont on les veut guérir ou préserver, ils penchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. Dans la fable précédente, les enfants se moquent du corbeau, mais ils s'affectionnent tous au renard ; dans la fable qui suit, vous croyez leur donner la cigale pour exemple ; et point du tout, c'est la fourmi qu'ils choisiront. On n'aime point à s'humilier : ils prendront toujours le beau rôle ; c'est le choix de l'amour-propre, c'est un choix très naturel. Or, quelle horrible leçon pour l'enfance ! Le plus odieux de tous les montres serait un enfant avare et dur, qui saurait ce qu'on lui demande et ce qu'il refuse. La fourmi fait plus encore, elle lui apprend à railler dans ses refus.

Dans toutes les fables où le lion est un des personnages, comme c'est d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point de se faire lion ; et quand il préside à quelque partage, bien instruit par son modèle, il a grand soin de s'emparer de tout. Mais, quand le moucheron terrasse le lion, c'est une autre affaire ; alors l'enfant n'est plus lion, il est moucheron. Il apprend à tuer un jour à coups d'aiguillon ceux qu'il n'oserait attaquer de pied ferme.

Dans la fable du loup maigre et du chien gras, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avait désolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à savoir la cause de ses pleurs ; on la sut enfin. La pauvre enfant s'ennuyait d'être à la chaîne, elle se sentait le cou pelé ; elle pleurait de n'être pas loup.

Ainsi donc la morale de la première fable citée est pour l'enfant une leçon de la plus basse flatterie ; celle de la seconde, une leçon d'inhumanité ; celle de la troisième, une leçon d'injustice ; celle de la quatrième, une leçon de satire ; celle de la cinquième, une leçon d'indépendance. Cette dernière leçon, pour être superflue à mon élève, n'en est pas plus convenable aux vôtres. Quand vous leur donnez des préceptes qui se contredisent, quel fruit espérez-vous de vos soins ? Mais peut-être, à cela près, toute cette morale qui me sert d'objection contre les fables fournit-elle autant de raisons de les conserver. Il faut une morale en paroles et une en actions dans la société, et ces deux morales ne se ressemblent point. La première est dans le catéchisme, où on la laisse ; l'autre est dans les fables de la Fontaine pour les enfants, et dans ses contes pour les mères. Le même auteur suffit à tout.

Composons, monsieur de la Fontaine. Je promets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'instruire dans vos fables ; car j'espère ne pas me tromper sur leur objet ; mais, pour mon élève, permettez que je ne lui en laisse pas étudier une seule jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'il est bon pour lui d'apprendre des

La fable est-elle au service de la morale ?

choses dont il ne comprendra pas le quart ; que, dans celles qu'il pourra comprendre, il ne prendra jamais le change, et qu'au lieu de se corriger sur la dupe, il ne se formera pas sur le fripon.

Jean-Jacques Rousseau, L'Émile, livre second